

La rencontre



Elisa Shua Dusapin

Musicienne de l'écriture

Presque deux mois après la réception du prestigieux National Book Award, l'auteure de Porrentruy jongle avec les projets, sans oublier son futur roman.

Caroline Rieder Textes
Odile Meylan Photo

Elisa Shua Dusapin arrive, rayonnante dans une robe jaune éclatant que rehausse un sobre pull noir. Mélange d'Occident et d'Orient, la jeune Jurassienne affiche un calme mêlé de spontanéité. Elle a eu un peu de temps pour assimiler la nouvelle qui a fait le tour du monde littéraire en novembre: son National Book Award, équivalent américain du Goncourt, pour la traduction en anglais de son premier roman «Hiver à Sokcho» (Ed. Zoé). La lauréate était jeudi 13 janvier au Théâtre du Reflet à Vevey pour l'envol scénique de ce livre qu'elle a écrit d'abord pour elle, sans imaginer qu'il serait publié. Mise en scène par Frank Semelet, avec sa collaboration, la pièce démarre enfin sa tournée romande, un an après sa création. Discussion avec l'auteure, avant sa rencontre avec des gymnasiens.

Comment allez-vous depuis la fameuse nuit de l'annonce de votre prix?

J'ai peu à peu réalisé ce qui m'arrivait. Au début, j'étais comme hébétée. Puis très vite, il y a eu le déferlement médiatique, avec un bouleversement déconcertant des priorités. Je me suis subitement rendu compte que je ne pouvais plus tout gérer seule et c'est désormais Zoé, ma maison d'édition, qui s'occupe de cela.

De votre côté, à quoi vous consacrez-vous?

J'ai pris du recul, mis une hiérarchie dans mes projets en veillant à me garder du temps pour mon roman en cours, que j'aurais normalement dû terminer pour la fin 2021. Ce prix est un immense honneur, complètement inespéré, mais malgré tout, et j'en suis assez rassurée, j'arrive à prendre une grande distance. Quand je me retrouve à ma table de travail, c'est comme si j'écrivais le premier texte de ma vie. Ce qui change, c'est que je dois apprendre à travailler par intermittence. À la fin du printemps, j'ai malgré tout bloqué plusieurs mois pour me consacrer seulement à l'écriture, comme je l'ai toujours fait.

Entre-deux, il y aura divers autres projets...

Oui, outre l'adaptation théâtrale en cours, j'ai énormément de rencontres scolaires, puis en mai le spectacle «Le Colibri» au Théâtre Am Stram Gram à Genève, mis en scène par Joan Mompert. Le texte (*ndlr: qui sera publié par la Joie de lire*) est très personnel. Puis il y aura la promotion de mes trois livres en Eu-

rope et celle de «Winter in Sokcho» en mars-avril aux États-Unis et au Canada.

Le livre est en tête de gondole chez les anglophones. Avec des retombées concrètes?

Je ne sais pas du tout ce que cela donnera en termes de droits d'auteur, car il faut attendre un an pour avoir une idée des ventes. De plus, je ne touche que quelques centimes par volume. Pour l'instant, je tire mes revenus de diverses formes d'écriture, y compris des commandes, pas des droits de mes romans.

Qu'est-ce qui a changé sinon?

Cela a mis une lumière nouvelle sur mes livres et m'a amené un lectorat plus large.

«Hiver à Sokcho» est beaucoup lu en classe, en Suisse et en France. Un public particulièrement sensible à ce livre...

C'est peut-être parce que ces jeunes ont l'âge que j'avais quand je l'ai écrit (*ndlr: entre 17 et 21 ans*), et que j'y aborde la question de l'image, du rapport au corps et des problématiques identitaires qui me hantaient alors.

Un questionnement lié à vos origines?

Des livres et des lieux

Elisa Shua Dusapin a très tôt composé avec une mosaïque culturelle. Elle a habité Paris puis Porrentruy, passé ses vacances d'été en Normandie et séjourné chaque année en Corée depuis ses 13 ans, puis beaucoup voyagé. Ses livres sont empreints de divers lieux. Exemples.

Sokcho C'est dans cette ville balnéaire de Corée du Sud, d'où l'on aperçoit les barbelés de la frontière avec la Corée du Nord, que vit l'héroïne de «Hiver à Sokcho». L'auteure en restitue l'atmosphère avec une force évocatrice qui passe notamment par la nourriture, comme le boudin de calamar. «Pour la petite histoire, je l'ai vu souvent préparer mais je ne l'avais jamais goûté, ça me paraissait dégoûtant. Quand j'ai été reçue à Sokcho après la traduction de mon livre en coréen, on m'en a servi, je l'ai donc enfin dégusté, et c'est délicieux.» Interrogée lors de la rencontre avec les gymnasiens jeudi à Vevey sur l'obsession de sa narratrice pour la nourriture, elle remarque: «Ce

À ce moment-là je vivais une déchirure. Je parlais parfaitement coréen quand j'étais petite et j'ai oublié petit à petit. J'ai très mal vécu cette perte de la langue, car c'était la seule façon que j'avais de communiquer avec mes grands-parents maternels. C'est un livre que j'ai écrit pour ce que je n'arrivais plus à dire en coréen. Pour essayer aussi de me prouver que j'étais capable de décrire un personnage qui, contrairement à moi, serait né et aurait vécu en Corée, face à cette famille coréenne qui me faisait toujours comprendre que j'étais l'étrangère quand j'étais là-bas.

Vous sentez-vous toujours écartelée entre deux cultures?

J'ai avant tout une éducation occidentale. Je ne pourrais pas vivre en Corée, je dis beaucoup trop ce que je pense. Il m'est arrivé de choquer tout en restant absolument correcte.

Pourquoi peiner à parler de votre travail?

Je ne sais pas trop quoi dire de plus que ce que j'ai écrit après des milliers d'heures de réflexion. J'écris très lentement. Rien ne vient de manière évidente. Mais à un moment, je sais que c'est juste. C'est mystérieux et intuitif. Comme si le texte était déjà en moi. J'ai l'impression d'avoir une succession

d'images qui, dans la mesure du possible, extériorisent des émotions qui doivent sortir, sinon cela crée un trop-plein en moi. Et puis parfois je m'amuse, il y a des mots que je mets parce qu'ils me font rire, comme «poulpe». Je suis avant tout sensible au rythme du texte.

Votre écriture doit beaucoup au violon...

Oui, j'en joue depuis que j'ai 5 ans et j'ai même pensé devenir semi-professionnelle, mais je n'ai pas les compétences et la force émotionnelle. Néanmoins, le violon m'a énormément formée à la rigueur, la discipline et la précision, avec le fait de répéter jusqu'à ce que ça sonne juste.

Vous aviez dit, lors d'une rencontre au Livre sur les quais: «Je n'ai aucune imagination.» Vous maintenez?

Totalement, je ne peux pas écrire sur quelque chose que je n'ai pas vécu.

Vos textes frappent par leur épure...

Oui. J'aime aller à l'essentiel. C'est déjà un honneur d'être lue, alors ne pas être dans le bavardage est une forme de respect. En tant que lectrice, je suis aussi particulièrement sensible à ça.

Bio express

1992 Naît le 23 octobre à Sarlat (F) d'une mère sud-coréenne correspondante à la radio à Zurich et d'un père français acupuncteur. Elle est l'aînée de quatre filles.

1998 La famille déménage de Paris à Porrentruy.

2005 Naturalisation suisse.

2011 Maturité fédérale en musique et biologie.

2014 Diplômée de l'Institut littéraire suisse à Bienne.

2014-2016 Comédienne en résidence auprès de la compagnie Sturmfrei de Maya Bösch à Genève.

2016 «Hiver à Sokcho», Prix Robert Walser, Alpha et Régine Deforges.

2019 Prix suisse de littérature pour «Les billes du Pachinko».

2020 «Vladivostok Circus» est nominé au Prix Femina 2020, et retenu pour le Roman des Romands 2021-22.

2021 Gagne le National Book Award pour «Winter in Sokcho», traduit en anglais par Aneesa Abbas Higgins.

2022 Première de la pièce «Hiver à Sokcho» au Reflet Vevey. A voir encore ce samedi 15 janvier à 20h. Puis en tournée romande. Infos: www.lereflet.ch